

Petite Revue du Tiers-Ordre

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS.

VOL. II. MONTREAL, DÉCEMBRE 1885. No. II.

NOEL.

Cette fête est bien chère à la famille Franciscaine. L'ordre tout entier la célèbre avec toute la pompe religieuse que lui permet la pauvreté dont il fait profession.

Dans les couvents des Capucins, un ancien et pieux usage, répandu surtout dans les provinces d'Italie et suivi par les provinces de France, veut que cette nuit les religieux soient réveillés pour l'office de matines, non point au bruit ordinaire de la crécelle monocale (ou tarabat), mais au chant de ces cantiques spéciaux que la piété populaire désigne sous le nom de *Noëls*, chantés par les choristes parcourant les dortoirs à pas lents et agitant de petites clochettes.

A mesure que les religieux, réveillés par ces joyeux concerts, sortent de leurs cellules, leurs yeux sont frappés de la clarté inusitée qui inonde les corridors et les cloîtres; c'est qu'à chaque porte de cellule, à chaque coin, à chaque panneau de mur, à chaque pilier, est fixée une rustique cheville de bois qui supporte un bout de cierge. Les sacristins accueillent chaque religieux en lui offrant un cierge allumé, et le cortège grossit ainsi; à chaque pas, le chœur des chanteurs compte des voix de plus.

Ce n'est pas tout, cette procession intérieure à laquelle, dans la plupart des couvents, viennent s'associer de petits enfants, des Frères du Tiers-Ordre séculier et de pieux laïques, cette procession précède un brancard orné de rubans et de fleurs porté par des religieux revêtus du surplis, accompagnés d'un thuriféraire dont l'encensoir jette son odorante fumée sur le parcours de cette marche naïve et triomphante. Sur le brancard est placé l'Enfant Jésus, ou couché sur un peu de paille, ou debout bénissant de sa main enfantine.

Après avoir parcouru presque toutes les parties du couvent, au milieu de ces flots de lumière qui s'illu-

minent, cette fois, au milieu de ces cantiques d'allégresse, la procession franchit la clôture pour rentrer dans l'église, également illuminée aussi splendidement que possible.

C'est un spectacle vraiment ravissant que celui de cette entrée de l'Enfant Jésus dans l'église ! Depuis quelques instants du fond des cloîtres, les accents si connus du Noël populaire ont appelé l'attention des fidèles, attendant dans l'église l'heure de l'office... L'âme chrétienne les a reconnus, la voix les murmure tout bas... Ils approchent... les portes s'ouvrent... les chants du cortège et ses lumières font avec lui irruption dans l'église. Après le rapide saisissement involontaire, le frémissement de surprise et de joie que cause toujours ce premier moment, la foule reprend le refrain avec une pieuse émotion, et se presse en deux haies sur le passage de l'Enfant Jésus, jusqu'à son arrivée au sanctuaire.

Alors des cœurs qui se croyaient insensibles aux fêtes de la foi, saturés peut-être des plus magnifiques fêtes du monde, sentent vibrer la corde des joies pures et saintes ; des larmes dont la source semblait tarie coulent silencieuses et douces.

Dans le sanctuaire ou dans un lieu préparé à cet effet, on a disposé d'avance une scène qui puisse rappeler quelque chose du mystère que l'Église célèbre : une grotte, une crèche, quelques personnages. On place l'Enfant Jésus dans ce lieu, on achève les cantiques, quelques mots d'édification sont adressés à la foule, l'office commence ; puis on célèbre le saint sacrifice avec toute la solennité que comportent les circonstances.

Si nous voulons savoir la raison de cette fête Franciscaine, il nous faut la chercher à Rome, à l'église d'*Ara coli*, ou mieux encore au bourg de Grecio aux temps mêmes de saint François.

Laissons parler un religieux écrivain, bien connu parmi nous, un enfant du Tiers-Ordre séculier de Saint-François trop tôt ravi à l'affection de ses Frères et de ses amis.

“ L'église d'*Ara coli*, est bien plus ancienne que l'Ordre de Saint-François. Dès les premiers siècles, une basilique chrétienne s'était élevée sur les ruines du temple de Jupiter Capitolin, à l'endroit même où, selon la tradition populaire, la sibylle avait montré à Auguste le ciel

ouvert, et, debout sur un autel, la Vierge tenant son Enfant dans ses bras, pendant qu'une voix venue d'en haut disait : " Cet autel est celui du Fils de Dieu. " De là, le nom d'*Ara cœli*, et le respect des peuples pour ce sanctuaire déjà vieux, quand Innocent IV, en 1252 sous le généralat de saint Bonaventure, en confia la garde aux Frères-Mineurs. C'est par leur soin que l'église acheva de prendre ce caractère sévère et gracieux qui en a fait un des lieux les plus attachants de cette Rome, dont on ne sait pas se détacher. "

" Chaque année, au jour de Noël, on dresse dans l'église un simulacre de l'étable de Bethléem. Là, à la clarté de mille cierges, on voit sur la paille de la crèche l'image d'un nouveau né. Un enfant, à qui l'usage permet en ce jour de prendre la parole dans le lieu saint, prêche la foule, et la convie à aimer, à imiter l'Enfant-Dieu, pendant que les *pifferari*, venus des montagnes du Latium, donnent, avec leurs cornemuses, le joyeuxes sérénades aux madones du voisinage. L'étranger, peu accoutumé à la naïveté de ces fêtes, se retire peut-être en haussant les épaules; mais l'ami des vieilles légendes, en rentrant chez lui, ouvre l'Histoire de saint François, par saint Bonaventure; c'est là qu'il trouve, dans un court passage, l'origine de la crèche d'*Ara cœli*, et comme une racine de plus de cette poésie populaire, de cette plante tenace que six siècles n'ont pu arracher. " Il arriva que, " la troisième année avant sa mort, saint François, pour " réveiller la piété publique, voulut célébrer la Nativité " de l'Enfant Jésus avec toute la solennité possible, dans " le bourg de Greccio. Ayant donc obtenu du Souverain- " Pontife la licence nécessaire, il fit préparer une crèche, " apporter la paille, amener un bœuf et un âne. Les " Frères sont convoqués, le peuple accourt; la forêt " retentit de cantiques, et cette nuit vénérable devient " toute mélodieuse de chants, toute resplendissante de " lumières. L'homme de Dieu se tenait devant la crèche, " pénétré de piété, baigné de larmes et inondé de joie. " La messe est célébrée, et François, comme diacre, y " chante le saint Évangile. Il prêche ensuite au peuple " assemblé, et lui annonce la naissance de ce Roi pauvre, " que, dans la tendresse de son cœur, il aimait à " nommer le petit enfant de Bethléem. Or, un vertueux

“ chevalier, sire Jean de Crecio, qui, pour l'amour du
 “ Christ, abandonna plus tard les armes séculières, at-
 “ testa qu'il avait vu un petit enfant d'une extrême
 “ beauté, dormant dans la crèche, et que le bienheureux
 “ Père François pressait dans ses bras comme pour le
 “ réveiller. ”

Nous pourrions dire que les quelques lignes qui précèdent forment le tableau historique de la piété Séraphique au sujet de la fête de Noël. C'est saint François qui l'a légué à sa famille, après avoir lui-même conçu de grands sentiments de serviteur en méditant le mystère de l'incarnation : “ Considérez, écrivait-il dans ses lettres, que le Père très-haut a envoyé du ciel son archange Gabriel annoncer que son verbe si digne, si glorieux, descendait dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie. Il est descendu effectivement, et il a pris d'elle une véritable chair humaine, passible et mortelle comme la nôtre : *Étant riche il s'est fait pauvre* (II Cor., VIII, 9) ; il a choisi en ce monde, par préférence, la pauvreté, pour lui et pour sa sainte Mère. Il s'est ainsi donné à nous conformément à la volonté de son Père, pour effacer nos péchés sur la croix par le sacrifice de son sang, et pour nous laisser un exemple, afin que nous suivions ses traces ; car il veut que nous soyons tous sauvés par lui. ”

“ Le B. Père ne pouvait entendre parler du *Verbe fait chair*, sans laisser voir toute sa joie. Un jour que quelques religieux avaient remarqué ces sentiments, il leur exprima en ces termes naïfs l'allégresse spirituelle dont son cœur débordait : “ Le jour que le Verbe fait chair est né pour le salut du monde, je souhaiterais que les princes et les riches fissent jeter de la viande et du blé sur les grands chemins, afin que les oiseaux et les bêtes de la campagne se ressentissent à leur manière de la joie d'une si grande fête, je voudrais même que l'on en mit aux murailles, si elles étaient capables d'en tirer de la substance. ”

Les enfants de ce séraphique Patriarche doivent avoir une dévotion spéciale pour l'Enfant Jésus et le mystère de la crèche, nous souhaitons qu'ils soient fidèles à cette tradition et à cette pratique de la foi de leur père.

De même que les branches d'un arbre se dessèchent aussitôt qu'elles sont séparées du tronc, de même toute force s'épuise et dépérit dans l'homme, si elle cesse d'être soutenue par la grâce divine.
 — St. Jérôme.

L'Immaculée Conception.

La fête de l'Immaculée Conception de Marie a toujours été une des solennités les plus chères au cœur de tous les enfants de la grande famille franciscaine. L'origine de cette dévotion à Marie Immaculée remonte au berceau même de notre saint Ordre, et notre séraphique Patriarche, le glorieux François d'Assise, l'a léguée à son innombrable postérité comme le gage assuré de sa tendre sollicitude pour ses destinées éternelles. D'autre part, tout ce que cet Ordre a fourni de plus savants docteurs et de plus illustres prédicateurs s'est constamment appliqué à la défense de cette glorieuse prérogative de Marie contre toutes les indignes attaques dont elle a été l'objet à travers les générations. Nous ne pouvons donc laisser passer inaperçue cette grande fête de l'Immaculée Conception, devenue la fête patronale de l'Ordre tout entier, sans entretenir nos pieux lecteurs de celle que nous voudrions voir aimée, bénie et glorifiée par toute créature.

Dès la fin du XVIII^e siècle, de nombreuses et ferventes associations se formèrent pour demander à Dieu et à Marie de hâter le moment où serait prononcé le suprême mot qui en ferait un dogme de foi. Chacun voulait être témoin de ce jour de triomphe et de gloire pour notre très-sainte et très-douce Mère ; chacun voulait y contribuer par la prière et l'exemple. Les Papes eux-mêmes s'associèrent à cet élan universel en enrichissant ces associations d'indulgences et de faveurs extraordinaires.

De toutes parts arrivaient au Souverain-Pontife les plus vives instances, formulées par des Eglises entières, pour qu'il plût au Vicaire de Jésus-Christ de promulguer ce dogme béni et si impatiemment attendu. Fort de la croyance générale et du vœu universel de tous les évêques du monde chrétien, Pie IX proclama avec une sainte allégresse le dogme de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, le 8 décembre 1854. Un long cri de joie et de reconnaissance, répété par tous les échos du monde catholique, répondit à la puissante voix du vénéré Pontife, et depuis le nouvel office de l'Immaculée Conception est inauguré dans toutes les Eglises.

Nous disons, *le nouvel office*, parce que de temps immémorial un autre office, pour la même fête, existait dans l'Eglise et était exactement récité dans toutes les parties

de l'univers catholique. L'institution de la fête de l'Immaculée Conception, dans l'Eglise d'Orient, remonte à la plus haute antiquité. Elle ne s'établit en Occident que beaucoup plus tard, et voici, selon la légende, à quelle occasion :

« Guillaume le Conquérant venait d'asseoir sa dynastie en Angleterre et s'occupait à organiser ses nouveaux Etats, lorsqu'apprenant l'intention où étaient les Danois de lui disputer sa conquête, il dépêcha vers eux un envoyé sage, prudent et d'une remarquable intelligence. Cette mission avait pour but de les détourner de leurs projets par la voie des négociations pacifiques, et le prince voulait aussi, par ce moyen, pénétrer le secret de leurs plans et connaître les forces dont ils disposaient.

« Le messager de Guillaume était un moine de l'abbaye de Saint-Ouen, tout dévoué à la fortune de ce prince et d'une grande sainteté de vie ; il avait nom Helsingg.

« Après s'être heureusement acquitté de sa mission, le docte et sage abbé retournait en Angleterre auprès du prince, lorsque, son vaisseau, surpris par une très-violente et soudaine tempête, battu par les flots, à demi brisé sous les coups de l'ouragan, parut aux matelots les plus expérimentés prêt à sombrer sans ressource.

Convaincu qu'aucun effort humain ne pouvait l'arracher à l'abîme, épuisé de fatigue et profondément découragé, l'équipage renonça à la lutte et le bâtiment désespéré, sans gouvernail et sans rames, s'en allait à la dérive heurtant du talon tous les récifs cachés sous l'eau, et courant ainsi à la destruction et à la mort.

« Au milieu de cette scène navrante, où les cris et les sanglots des passagers ajoutaient encore à l'horreur d'un naufrage imminent, l'abbé Helsingg, cependant, demeurait calme et plein de confiance. Plus préoccupé du salut éternel de ces malheureux que du danger dont il était menacé, il suppliait avec ardeur l'arbitre Souverain des destinées humaines et sa toute miséricordieuse Mère, d'éclairer et de fortifier ces pauvres âmes abattues et découragées.

Pendant une de ces ferventes oraisons, un homme, à l'aspect vénérable et revêtu d'habits pontificaux, lui apparut debout sur les flots de la mer, qui semblaient lui obéir et se calmer sous ses pas. Saisi de crainte et de respect, Helsingg n'osa le premier adresser la parole à cette ma-

jestueuse apparition ; mais après quelques secondes d'un silence solennel, une voix vibrante et pleine d'autorité éclata au-dessus des mugissements de la tempête ; elle s'adressait à Helsingg, et lui disait :

« Je suis envoyé vers toi par ma Dame et Souveraine, la Bienheureuse Marie, Mère de Dieu, dont tu as imploré le secours avec une dévotion et une ferveur dont elle veut te récompenser en t'arrachant toi et tes compagnons à la mort qui te menace. Elle veut faire d'avantage encore : parce que tu as cru en sa sollicitude et en son secours, elle te réserve la gloire d'établir en Occident une fête qui lui est chère, la fête de sa Conception.»

De plus en plus surpris et se jugeant indigne d'être appelé à l'honneur de procurer ainsi la gloire de l'auguste Souveraine des cieux et de la terre, Helsingg, voulant s'assurer qu'il n'était point le jouet d'une illusion satanique, demanda : « Quel jour devrai-je célébrer cette fête ? » Le saint vieillard répondit : « Le sixième jour des ides de décembre » Et l'abbé demanda encore : « Où trouverai-je l'office qu'il faudra suivre ? — Tu feras réciter l'office de la Nativité de la sainte Vierge en substituant simplement partout où se trouve le mot Nativité celui de Conception.» En prononçant ces derniers mots, la vision disparut.

Helsingg n'était point encore revenu de son étonnement mêlé de confiance et de crainte, lorsque retentirent autour de lui des cris de joie et de bonheur. Soudain la mer était redevenue calme et unie comme la surface d'un beau lac ; au ciel, le soleil brillait de mille feux ; le navire était miraculeusement sauvé ; et poussé par un vent favorable, malgré ses nombreuses avaries, il s'avancait d'une course rapide vers les côtes d'Angleterre.

Dès qu'ils purent débarquer, tous les matelots et passagers se hâtèrent d'exalter la protection et la bonté de Marie, qui seule avait pu les arracher à une mort cernée. Le pieux Helsingg, de son côté, raconta la vision dont il avait été favorisé, et se mit avec ardeur à prêcher la dévotion pratique réclamée par la divine Marie.

Par une disposition toute particulière de la divine Providence, et aussi peut-être à cause de la prédilection bien marquée de la puissante Reine du ciel pour notre beau pays de la France, ce ne fut point en Angleterre, mais en Normandie, à Rouen, qu'elle fut d'abord établie. Les Eglises de la province l'adoptèrent avec un religieux em-

pressement. Les évêques, les prêtres et les religieux la propagèrent à l'envi. La chevalerie normande la prit sous son patronage spécial, et dans son touchant enthousiasme, elle s'efforça de donner à cette fête le plus de solennité et d'éclat possible.

De Normandie, elle s'étendit rapidement au reste de la France. Le diocèse de Lyon fut le premier à l'adopter ; elle ne fut néanmoins approuvée et solennellement reconnue à Rome qu'en 1483, par le pape Sixte IV.

Quoi qu'en dise cette vieille légende, le culte rendu à l'Immaculée Conception de Marie par les Frères Mineurs de Saint-François d'Assise remonte bien plus haut, et nous sommes justement fiers de pouvoir dire que les plus zélés et les plus doctes défenseurs de cette glorieuse prérogative de la Mère de Dieu ont été, dans tous les temps, les généreux enfants du séraphique Patriarche d'Assise.

Etude sur le Tiers-Ordre de Saint-François.

Léon XIII, jetant sur la société un regard scrutateur, l'a vue morte pour Dieu. Mais comment ressusciter un mort ? A cette œuvre il faut le miracle. Or, le miracle s'obtient par la prière, et Marie est la toute-puissance suppliante. Voilà pourquoi dans deux de ses encycliques le Saint-Père a donné rendez-vous à la catholicité entière au pied du trône de Marie.

Mais tout n'est pas dans la prière. Celui qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous. Dieu ne sauvera pas la société malgré elle, et comme la société se compose d'individus et qu'il sera toujours vrai de dire : « Tels individus, telle société, » le Souverain Pontife paraît poursuivre avant tout la réforme individuelle. L'individu réformé, la famille se reformera, le mariage se reformera, l'éducation se reformera, le capitaliste et le prolétaire se reformeront, la société se reformera, elle aura une digne à opposer à ce travail de la franc-maçonnerie, souterrain, destructeur, satanique, qui se fait partout, et sur une échelle si vaste. On peut dire que c'est la toute la genèse des actes pontificaux de Léon XIII qui porte si bien la devise qu'on lui applique : *Lumen in cælo*.

Et comment l'individu se reformera-t-il ? Par le retour à l'Evangile, à l'esprit du christianisme, à la ferveur

des premiers âges de foi. Pour ce motif, le Souverain Pontife, dans son Encyclique *Auspicato concessum est*, dans sa Constitution *Misericors Die Filius*, et dans son Encyclique sur la franc-maçonnerie *Humanum genus*, comme aussi par des recommandations incessantes, a présenté le Tiers-Ordre de Saint-François à tous les catholiques de bonne volonté comme le moyen le plus efficace de réagir contre l'esprit du monde et de les ramener à la piété forte de la primitive Eglise.

Il est nécessaire de remonter en arrière, de se rappeler la mission de François d'Assise, l'opportunité de son œuvre et les analogies qui existent entre le XIII^e et le XIX^e siècles dans le mal et le remède à opposer au mal.

Une nuit que le Pape Innocent III dormait dans le palais de saint Jean de Latran, il vit en songe la basilique sur le point de s'effondrer, lorsqu'un homme se présenta pour en soutenir sur ses épaules les murailles chancelantes. Cette homme, couvert des haillons de la pauvreté, n'était autre que François d'Assise.

L'Eglise alors traversait une crise redoutable. A l'occasion des croisades, le luxe et la corruption orientales avaient envahi l'Europe chrétienne : la simonie et l'incontinence désolaient le sanctuaire ; de prétendus réformateurs, criant au scandale, prenaient acte de ces désordres pour introduire dans l'Eglise le schisme et l'hérésie ; les peuples se soulevaient ; de toutes parts ce n'était que guerres, anarchie, flots de sang répandu ; et, au milieu de ces divisions intestines, les Turcs menaçaient d'envahir toute l'Europe pour arborer le croissant sur les ruines du christianisme.

Que fit alors saint François et son premier Ordre ?... Jésus-Christ et les apôtres revenus sur la terre, l'Evangile pratiqué en plein, l'esprit évangélique renouvelé et infiltré dans les masses.

François fonde un second Ordre. Sa mission sera de prier sur les hauteurs de la pénitence et de la contemplation pour ces conquérants pacifiques.

Mais l'élan que François d'Assise communiqua au XIII^e siècle ne s'arrêta point là. « On ne saurait croire, dit Léon XIII (Encycliq. *Auspicato*), avec quelle ardente sympathie, qui allait jusqu'à l'impétuosité, la foule se précipitait vers François. Partout où il allait, un grand concours de peuple le suivait, et il n'était pas rare que

dans les petites villes, dans les cités les plus populeuses, des hommes de toute condition lui demandassent de vouloir bien les admettre sous sa règle. On sait avec quel enthousiasme et quel profit les foules se rangèrent sous l'étendard du Tiers-Ordre. Les Tertiaires se répandirent partout, ils furent le ferment divin qui anima toute la masse. En Italie, leur nombre toujours croissant déconcerta les projets impies de Frédéric II, empereur d'Allemagne, qui faisait au Saint-Siège une guerre acharnée ; c'est au point que le chancelier de ce prince, effrayé d'une institution qui éclaircissait de toutes parts les rangs des factions, se plaignait à son maître de ce que l'œuvre de François d'Assise avait plus fait pour ruiner son parti dans le Milanais, que n'auraient pu faire de nombreuses armées. Ainsi, par son œuvre, le Séraphique François est la Providence et le soutien de l'Eglise, au XIIIe siècle, en même temps que la régénération du monde.

Ce que l'esprit du Patriarche d'Assise a opéré une fois, dit le Vicaire de Jésus-Christ, il peut le reproduire à notre époque, laquelle a tant d'analogies avec le XIIIe siècle.

Nous avons tous les désordres de ce XIIIe siècle moins la brutalité et je ne sais quelle cruauté sauvage. Mais la politesse des mœurs, fruit de dix-neuf cents ans de christianisme, ne fait que donner, à beaucoup, le change sur la situation réelle. Nous n'avons pas, comme alors, cette franchise du mal qui déterminait les grandes réactions et les grandes saintetés. Nous n'avons pas surtout cette foi vive qui existait encore partout et qui semait de remords le champ de tous les crimes.

La foi s'en va... On dirait presque que nous ne sommes pas éloignés de cette époque dont Notre-Seigneur a dit : "Quand je reviendrai dans le monde, croyez-vous que j'y trouve beaucoup de foi ?" La jeunesse est sans Dieu à quinze ans. L'âge mûr est aux affaires. Après avoir oublié Dieu pendant la vie, la vieillesse s'oublie elle-même sur le seuil de l'éternité. Et que font en présence de tant de maux, un très grand nombre d'hommes censés chrétiens ? Un alliage de principes mondains et de pratiques religieuses. Ils n'ont point de fonds. Ainsi la foi, comme la semence de l'Evangile, tombe sur le chemin, et quand on pense qu'elle a été confiée à la bonne terre

très souvent elle n'est tombée que sur des terrains pierreux et couverts d'épines.

Sans doute, dans la société, comme dans le pauvre homme de l'Évangile gisant sur le chemin, dépouillé par les voleurs, criblé de blessures, à demi-mort, *Semivivo relicto* (Luc, x, 30), il est encore quelques principes de vie. Les saints n'ont jamais abandonné l'Église de Dieu; il y a encore des catholiques dignes de ce nom, il y a de saints prêtres, de fervents religieux, il y a des œuvres, des efforts généreux, héroïques, tentés par beaucoup. Mais qui donnera corps à toutes ces volontés, qui les groupera en faisceau pour les féconder et les fortifier, à raison de leur union même? Encore une fois le Pape présente à tous les catholiques de bonne volonté le Tiers-Ordre de Saint-François, comme le meilleur moyen de régénération individuelle et de cohésion nécessaire pour résister au mal et en tirer tout le bien possible. Il nous dit par là avec l'apôtre: "Ne vous conformez pas à ce siècle" (Rom., XII, 2), mais renouvez-vous dans l'esprit chrétien. Posez-vous en face du XIXe siècle redevenu païen, comme les premiers chrétiens se posèrent en face du paganisme brutal.

FR. PIERRE-BAPTISTE,
Min. Obs.

VOYAGE AU CANADA.

LETTRE DU R. P. FRÉDÉRIC.

(Suite.)

A peine arrivé à la ville des Trois-Rivières, je fus présenté à Mgr. Lafèche qui bénit paternellement mon humble personne et toutes les missions que j'allais donner aux âmes confiées à sa sollicitude paternelle. Sa Grandeur a une affection particulière pour saint François dont elle porte le nom, et accepte, dans un avenir prochain, si la divine Providence dispose bien toutes choses, l'établissement du Commissariat de Terre-Sainte, dans son diocèse. Le jour même de mon arrivée dans la ville épiscopale, je me rendis, au-delà du fleuve, à la belle paroisse de Bécancour, où j'allais rencontrer les plus touchants souvenirs: quatre de nos Pères y dorment du

sommeil des justes : anciens missionnaires du Canada, ils y sont morts en pieuse réputation de sainteté et leur souvenir demeure en bénédiction parmi les populations reconnaissantes. Bécancour possède un groupe nombreux de Tertiaires isolés, qui sera érigé prochainement en Fraternité. Trois grandes conférences nous occupèrent jusqu'au moment du retour. Déjà la nombreuse Fraternité des Trois-Rivières m'attendait pour l'ouverture de la neuvaine.

Permettez-moi, Révérend Père, de placer ici une anecdote, banale en elle-même, mais qui m'avait singulièrement impressionné.

Les *Steam-Boats* chômant, par respect pour le saint jour du dimanche, nous dûmes traverser, en simple barque, le large du fleuve. Tandis que notre longue pirogue glissait rapidement sur l'onde, sous les coups redoublés de nos vigoureux rameurs, un individu jasa à l'arrière, il avait le verbe haut et attirait notre attention.

— Laissez-le, Messieurs dirent les autres un peu humiliés, il ne sait pas ce qu'il dit.

— Pardon, Messieurs, je sais encore ce que je dis, mais je vous confesse franchement que je suis *un ivrogne* ; il y a déjà longtemps que je porte cette vilaine maladie sur moi : ma sœur religieuse me gronde, et moi je lui donne de l'argent pour ses pauvres ; l'autre jour, je lui ai donné 10 piastres (50 francs!) Encore 10 piastres de f..... Je suis toujours le même Tenez, M. l'abbé, continua-t-il, s'adressant au vénérable prêtre qui m'accompagnait, si vous, vous me promettez de me guérir, je vous paierai à tous les deux votre passage.

Cher petit peuple, il se rend sympathique jusque dans ses défauts : nous promîmes de prier pour ce pauvre homme. Je ne l'ai plus revu séparément, mais j'ai pensé qu'il sera venu, avec la foule, vénérer les reliques, et qu'il aura obtenu sa guérison, comme cet autre, qui, rentré chez lui, sortit une bouteille de *Wouiski* qu'il tenait cachée et la brisa publiquement contre un angle de sa maison, jurant de ne plus scandaliser sa famille. Il tint parole. D'autres obtinrent la même grâce. Hâtons-nous toutefois d'ajouter que l'*Ivrognerie*, n'est pas un vice dominant au Canada, comme on a pu trop facilement le dire : ce peuple est trop religieux pour lui faire une telle supposition : il a horreur de ce vice si humiliant, et c'est

pourquoi on a établi de grandes sociétés de tempérance pour combattre plus efficacement jusqu'aux moindres tendances au développement de cette triste maladie. Les règlements sur les *débts de boissons*, sont très sévères, et il y a des paroisses entières qui n'ont pas un seul établissement de ce genre, comme nous le dirons plus loin, en parlant des mœurs et des coutumes canadiennes.

Le neuvaine des Tertiaires coïncida avec la retraite des Dames de Charité que je dus prêcher chez nos excellentes Sœurs de la Providence. Cette retraite marcha à raison de quatre grandes conférences par jour : le reste du temps était employé aux confessions, à la vénération des reliques, au soulagement des malades qu'on amenait nombreux : les Religieuses elles-mêmes dirigeant un hôpital, un hospice, un orphelinat, etc. — Le soir, après la collation, je prêchais aux hommes, à la cathédrale. Cette double retraite fut suivie, comme à Québec, avec une ferveur extraordinaire.

Le dimanche, dans la neuvaine, sur l'invitation de Monseigneur, je prêchai à toute la paroisse réunie, un sermon sur la dévotion au Cordon séraphique, et les riches indulgences qui l'accompagnent. La réception, pour ceux qui se présenteraient spontanément, était fixée au vendredi suivant ; le jeudi, veille de la cérémonie, tous les confessionnaux étaient envahis, ce qui dura jusque vers le midi du lendemain.

La réception, d'autre part, avec la vénération des *Saintes Reliques*, qui la suivit, dura, sans la moindre interruption, de huit heures du matin jusqu'à une heure vingt minutes du soir. *Quinze cents* personnes se présentant une à une avaient ainsi reçu le précieux Cordon de notre Séraphique Père. A une heure et demie, grand sermon, toujours à la cathédrale, sur la dévotion au Chemin de la Croix, avec explication des quatorze stations de la *Vie douloureuse*, de Jérusalem : nouvelle vénération des *Reliques*, pour ceux qui n'avaient pu assister à la première cérémonie. Ensuite Monseigneur me fit mander dans ses appartements privés, pour m'entretenir un instant d'affaires importantes ; tout à coup la porte s'ouvre : un brave homme s'avance, simple et pas du tout timide. Il baise l'aubeau pastoral, et sans autre préambule : — "Monseigneur, dit-il, je viens de perdre mon chapelet, je tenais beaucoup à ce chapelet, je vous prie

donc de le faire publier à la paroisse, car il faut *ben* qu'on me retrouve ce chapelet-là !" Sa Grandeur le congédia avec bonté et surtout lui promit qu'on publierait son chapelet ! Cher petit peuple, que le bon Jésus le conserve donc longtemps encore dans cette touchante simplicité qui plaît tant à son Cœur divin !

Après la collation, clôture solennelle de la neuvaine et de la visite du Tiers-Ordre : grand sermon, panégyrique de saint François, bénédiction papale, salut pontifical, et comme couronnement de cette journée déjà si pleine, une nouvelle réception d'hommes que les emplois divers avaient empêchés de venir le matin. Les nouveaux récipiendaires étaient au nombre de plus de *mille* ! Mes nerfs se trouvaient dans l'agitation ; mon corps, d'une faiblesse extrême ; mes pauvres poumons, qu'un de nos meilleurs bienfaiteurs appelait des *poumons d'acier*, faillirent se briser à cette formidable besogne. N'importe ! il s'était fait du bien dans les âmes ; Dieu en soit mille fois béni !

Le lendemain, à titre de repos, nous eûmes une nouvelle séance qui dura une bonne partie de la matinée et je n'eus que tout juste le temps de faire mes petits préparatifs et de prendre une large bénédiction de Monseigneur, pour me mettre immédiatement en route dans la direction de Saint-Médard de Warwick.

Fr. FRÉDÉRIC, de Ghyvelde, *Min. Obs.*
(*À continuer.*)

Les vocations.

" Ce n'est point vous qui m'avez choisi, dit JÉSUS-CHRIST à ses apôtres, c'est moi qui ai fait le choix de vous. " Et l'Église, pour s'assurer de la réalité de ce choix divin, à institué un tel noviciat, que les vocations de fantaisie, d'imagination ou d'enthousiasme, n'y résistent quasi jamais. Mais, à supposer que DIEU, regardant votre fils, ait dit dans son conseil éternel : " Celui-ci est à moi, " malheur à vous et malheur à lui si vous réussissez à contredire le plan divin ! Cédons ici la parole à saint Jean Chrysostôme, que nous nous contenterons d'abrégé et de traduire librement.

" Ce jeune homme avait été dans son enfance plein de piété et de modestie ; il semblait religieux par nature ;

sa jeunesse avait été exempte des écarts de cet âge, et toute la ville admirait sa vertu. Aujourd'hui, il n'est plus le même. Des rumeurs scandaleuses courent sur son compte ; on l'a vu sur les places publiques dans des compagnies suspectes ; que dis-je ? il a levé le masque, il est impie et corrompu. Infortunés parents, vous déplorez sa perte ; mais, de grâce, consultez vos souvenirs. N'est-il pas vrai que, dans les premières années de cet enfant, sa piété vous effrayait, parce que vous redoutiez qu'elle ne le portât vers une trop grande perfection ? N'est-il pas vrai que vous jetiez ça et là quelques mots pour lui faire pressentir tous les obstacles qu'il trouverait à l'exécution de son dessein ? N'est-il pas vrai qu'après qu'il vous eut manifesté un penchant pour le sacerdoce, vous avez affecté de le conduire plus souvent, de le lancer plus avant dans le monde et de lui donner plus de liberté, sous prétexte d'éprouver sa vocation ? Ah ! votre tactique a pleinement réussi, elle a plus réussi que vous n'eussiez voulu. Le jeune homme a pris goût au monde, et il a oublié et perdu sa vocation. Vous pensiez qu'en renonçant à être prêtre, il demeurerait au moins chrétien : vous vous êtes trompé. Il aurait honoré le sanctuaire, et il fait rougir sa famille ; il aurait sauvé ses frères, et il ne se sauvera pas lui-même ; ce serait lui peut-être aujourd'hui qui parlerait du haut de la chaire évangélique, et, retenu par ses passions et par le respect humain loin de nos temples, ma voix n'arrivera pas jusqu'à lui pour ouvrir les yeux sur son état.

“ ... J'ai eu autrefois un ami qui avait un père infidèle, homme riche et universellement considéré. A la première ouverture que lui fit son fils du désir qu'il avait de quitter le monde, le père jeta les hauts cris, recourut aux tribunaux, refusa à son fils les vêtements et les aliments les plus nécessaires ; il essaya de tout pour vaincre son dessein. Mais le voyant inébranlable, tout à coup il s'opéra une révolution dans le cœur de cet homme ; il se rendit, donna la main à tout, et changea complètement de langage. Aujourd'hui il honore et chérit son fils, le révérait plus que s'il était son père : et quoiqu'il ait eu d'autres enfants en haute position dans le monde, il les juge à peine dignes d'être les serviteurs de celui-ci ; et c'est de lui qu'il tire tout son lustre et toute sa gloire.”

Oh ! oui, redisons-le avec saint Gaudence et avec saint Ephrem, selon le texte d'Isaïe, qu'ils ont cité l'un et l'autre, d'après les Septantes : "Heureux celui qui a de sa race dans Sion et de sa lignée dans Jérusalem ;" en d'autres termes, heureux les parents qui ont leurs fils au service de l'Eglise ! Dieu ne reçoit jamais que pour rendre, et il leur rendra beaucoup.—Le cardinal P^{IE}.

Contre le découragement.

" Dieu est incapable de pousser au mal ; mais chacun est tenté par l'attrait et les amorces de sa propre convoitise." Jacob, 1, 13.

Il y a des tentations de deux sortes : les unes d'épreuve, les autres de séduction. Dieu peut être l'auteur des premières, et, dans ce sens, l'Ecriture dit qu'il tenta Abraham ; c'est-à-dire qu'il mit sa fidélité à l'épreuve. Il en est de même dans toutes les traverses qu'il nous envoie. C'est pour cela que le même apôtre a dit : "Heureux l'homme qui supporte patiemment les maux, parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment."

Mais Dieu ne nous tente jamais pour nous porter au péché. Ces sollicitations viennent des ennemis du salut dont le plus dangereux est notre propre concupiscence.

Il s'agit ici de ces dernières, et il y en a contre toutes sortes de vertus. Nous voulons parler maintenant de la tentation de découragement qui inquiète d'ordinaire bien des personnes pieuses.

Oui, cette peine est assez commune parmi certaines âmes qui ont de la propension aux scrupules et à la mélancolie. Elle attaque même celles qui, en apparence, ont la meilleure volonté. Ces fidèles ressemblent aux braves qui, dans les combats, font d'abord des prodiges de valeur, mais qui perdent bientôt courage si le succès ne répond pas à leurs premiers efforts.

Dans la vie spirituelle, il ne suffit pas de bien commencer, de marcher même d'un pas ferme jusqu'à un certain point ; il faut se raidir contre toutes les difficultés, s'avancer toujours davantage sans trop murmurer de ses faiblesses, de ses chutes, de ses innombrables misères ; sans trop s'inquiéter, se troubler, se mettre l'esprit à la torture.

C'est le démon qui met en jeu tous les ressorts imaginables, tels que les scrupules, les anxiétés, le trouble, la tristesse et mille autres de cette espèce pour fatiguer l'intérieur d'une âme et pour la plonger dans le découragement. Il est secondé en cela par l'amour-propre, qui voudrait toujours jouir des délices du Thabor et ne jamais essayer les amertumes du Calvaire. Ce penchant est le plus grand séducteur. Sans lui, le serpent qui trompa Eve dans le paradis terrestre aurait certainement échoué dans son détestable projet.

C'est surtout contre cette funeste tentation d'abattement qu'un véritable chrétien doit s'efforcer de se mettre en garde. Dans quelque sécheresse et aridité spirituelle qu'il se trouve, il ne doit pas perdre courage, mais attendre avec une entière résignation, dans ce fâcheux état, le retour de la paix et des consolations. Qu'il n'aille pas croire toutefois, ainsi que se l'imaginent quelques âmes pusillanimes à l'excès, que le culte rendu ainsi à Dieu sans goût intérieur, sans tendresse de cœur, sans délices spirituelles soient moins agréable à cette suprême Majesté. Car enfin, est ce donc le sujet d'une grande louange, que de servir un prince de la terre durant le calme et parmi les plaisirs de sa cour ? N'est-ce pas plutôt une vraie marque de fidélité et de constance, un titre assuré à sa faveur et à ses bonnes grâces que de le suivre dans un temps de guerre et lorsqu'il y a tout à craindre des chances périlleuses des combats ?

Ah ! qu'il tâche, au contraire, de bien se persuader que plus il domptera la répugnance qu'il éprouve dans ses exercices de piété, plus il acquerra de mérites devant le Très-Haut ; que plus il se fera de violence pour s'assujétir pleinement au service du Seigneur, plus il se rendra agréable à ses yeux ; que moins il y aura, de sa part, d'intérêt particulier dans la pratique des vertus, plus la pureté de l'amour divin y éclatera.

Sans doute, dans cette conduite si éminemment religieuse, l'amour-propre ne trouve pas son compte ; parfois il est tout chagrin ; il en vient aux plaintes et aux murmures ; il pousse même de hauts cris. Mais nous devons lui imposer silence et tâcher, sinon de l'étouffer entièrement, du moins d'en modérer les saillies et les mouvements contraires à la pure charité.

“ A cœur vaillant, rien d'impossible, ” disait si bien

saint François de Salles. Eh ! quel est donc ce cœur vaillant, sinon celui qui est plein de foi et rempli de l'esprit de Dieu ?

“ Il mène, à la vérité, une vie bien morte, ajoute le même docteur, avec son langage admirable de simplicité et de naïveté. Il est au désert sans eau, sans manne ; il est avec Dieu seul, qui se cache et se tait dans ce temps d'épreuves. Mais c'est précisément alors que le vieil homme se détruit ; que le malheureux moi trouve le coup mortel et qu'il expire.”

Ce n'est pas tout. Le même esprit ou il a dû puiser sa force et tremper ses armes pour remporter une nouvelle victoire, lui en procurera encore une seconde.

Non, ne nous décourageons pas plus de nos misères spirituelles et de nos chutes que de nos aridités et de nos sécheresses.

Ah ! sans doute nos faiblesses sont profondes, nos défaillances sont sans nombre ; l'esprit tentateur voudrait en profiter pour nous jeter dans le trouble et l'abattement. Mais le Ciel, de son côté, nous soutient, nous fortifie, nous élève au-dessus de nous-mêmes, et fait que la confiance en Jésus-Christ l'emporte encore sur la connaissance de nos misères et de notre néant.

La Prière.

La prière est la respiration de l'âme. L'homme prie comme il respire. Pour ne pas prier, il faut comprimer de force un instinct impérieux et s'établir dans un état violent.

“ Jésus, mon Dieu, je suis mort ! ” cria, sur son dernier champ de bataille, Bayard expirant.

Il sort souvent du cœur des simples et des ignorants des cris qui équivalent à de longues prières. Qui ne connaît l'invocation du pêcheur breton : “ Seigneur, ayez pitié de moi ! ma barque est si petite et votre mer est si grande ! ”

Un évêque, mort il y a quelques années, visitait un hospice. Il s'arrêta au chevet d'un vieux soldat, dont la figure énergique et franche l'avait frappé.

“ Eh bien, mon ami, dit l'auguste visiteur, comment vous trouvez-vous ! — Mal, mon évêque, mal ? Je crois que je vais recevoir mon congé définitif.

— Il faut espérer que vous n'en êtes pas là. En tout cas, ne quittez pas le service sans vous être assuré là-haut une bonne retraite. — J'y compte bien, dit le militaire.

— J'espère que vous faites votre prière soir et matin ! — Certainement, mon général .. pardon... mon évêque, d'ailleurs, je l'ai toujours faite, ma prière. Depuis vingt-huit ans que je suis au service, je ne l'ai pas manquée un seul jour.

— Comment, vous n'avez jamais manqué votre prière ? — Jamais, mon évêque.

— Et quelle prière faisiez-vous ? — Ah dam ! une prière courte et bonne, comme un pauvre soldat peut la faire.

— Vous disiez : *Notre Père et Je vous salue, Marie* ?

— Non, mon évêque, c'était pour la messe du dimanche, cela.

— Que disiez-vous donc ?

— Voilà ! dit le vieux soldat en portant la main au front et faisant d'un air grave le salut militaire ; le matin, à mon réveil, je disais : Mon Dieu, votre serviteur se lève, ayez pitié de lui. Le soir, avant de me coucher, je disais : Mon Dieu, votre serviteur se couche, ayez pitié de lui.—GRANGE.

CHRONIQUE.

Statistique Franciscaine.—L'Espagne a actuellement 600 religieux de l'Observance partagés dans cinq provinces. Elle possède, en outre, cinq collèges de missionnaires pour les Philippines : la province de St. Grégoire établie dans cette archipel compte 400 religieux qui ont soin de 49 paroisses et de 17 missions. La population catholique des missions franciscaines dans les Philippines est d'un million, sept mille âmes, dont 19,000 tertiaires.—*Revista Franciscana.*

La cause du vénérable curé d'Ars.—C'est lundi, 12 octobre dernier qu'a eu lieu à Ars, avec la solennité voulue par les règles de la sainte Eglise, l'exhumation du corps du vénérable serviteur de Dieu, Jean-Baptiste-Marie Vianney, ancien curé de la paroisse.

Cette dernière formalité, qui clôturait le procès apostolique, s'est effectuée sous la présidence de S. G. Mgr l'évêque de Belley, en présence de nombreux témoins et des autorités civiles.

Après que les différents ouvriers ayant travaillé à la confection du caveau eurent témoigné, sous la foi du serment, que le tombeau était bien intact et que jamais il n'avait été touché depuis que la dernière pierre qui le recouvrait y avait été placée, le 16 août 1859, il

fut découvert, et la bière transportée au pied du maître-autel pour y être ouverte. Le double cercueil de chêne et de plomb ayant été ouvert, il y eut dans l'assemblée comme un frisson irresistible d'émotion, et chacun s'approcha avec empressement et respect pour contempler le précieux corps qu'il renfermait.

Le vénérable serviteur de Dieu a été retrouvé entier, tel qu'il avait été enseveli, le corps resté dans la même attitude et reconnaissable au premier aspect dans les traits caractéristiques du visage; les chairs et les cheveux restaient encore adhérents à la partie supérieure de la face; les mains à demi-séchées conservaient l'intégralité de leurs formes. Le rabat du prêtre avait sa même fraîcheur et les habits sacerdotaux, tout en ayant perdu de leur teinte primitive, n'avaient subi aucune altération.

Les fidèles furent admis à visiter le corps, et bientôt chacun voulut lui faire toucher des objets de piété. On vit alors se renouveler ce qui s'était déjà produit le jour de la mort: les magasins furent envahis et bientôt dépouillés de tout ce qu'ils possédaient de chapelets, de croix et de médailles.

Mgr Soubiranne avait formellement interdit, sous peine d'excommunication, toute manifestation apparente de culte. Que de vœux, que de supplications, que de demandes d'intercession, ont été adressées dans le recueillement des cœurs à celui que la voix du peuple a depuis si longtemps déclaré incomparable et saint! C'était vraiment le triomphe précurseur des triomphes que l'Eglise prépare sans doute dans l'avenir à l'humble serviteur de Dieu.

Venise.—Il n'y a peut-être pas de ville au monde, où le Tiers-Ordre soit aussi florissant qu'ici. Venise ne compte pas moins de 108 fraternités de Tertiaires, ayant ensemble au-delà de 10,000 membres, dont 200 prêtres.—*Messager de S. François.*

Belle coutume.—Dans nombre de paroisses de Normandie, les pêcheurs qui sont dans l'impossibilité d'assister à la messe le dimanche, par suite de leur éloignement, sont représentés par un cierge que leur famille allume devant la statue de l'Étoile de la mer. Autant de cierges, autant d'époux, de fils, de pères qui bravent à cette heure les flots courroucés. Cette flamme est comme une hymne et une prière qui s'élèvent pour eux et de leur part vers le Ciel.

Martyrs de l'Annam.—Nous avons donné des extraits d'une émouvante lettre d'un missionnaire de Cochinchine sur des effroyables massacres de chrétiens dont l'Annam a été peut-être encore, hélas! le théâtre. Une autre lettre du même missionnaire nous raconte sommairement le martyre des Pères Poirier, Garin et Macé.

“ Nous ne sommes pas encore assez renseignés sur les circonstances de la mort de nos confrères, écrit-il, pour en donner les détails. Nous savons seulement que pour ce qui regarde notre cher confrère le P. Poirier (confesseur et martyr dans l'espace de deux mois), nous savons, dis-je, que dès qu'il connut l'imminence du danger, il se mit à entendre les confessions de ses ouailles sans se reposer ni le jour ni la nuit, et sans prendre de repos.

R. P. Général.—Le 3 octobre dernier, le Souverain Pontife daignait admettre en audience privée notre Révérendissime Père Général, de retour depuis deux jours de ses longues visites en France, en Belgique et en Hollande. Sa Sainteté a bien voulu s'informer du

résultat de ces visites et du bien que font encore nos Pères, malgré les difficultés que ne cessent de leur susciter les partisans de la Révolution. Ensuite elle s'est informée avec intérêt des travaux de notre collègue international de St-Antoine de Padoue et, enfin, a accordé une bénédiction spéciale à l'Ordre et à tous les enfants du Sésaphique Patriarche, en particulier au Tiers-Ordre séculier, auquel le Pape ne cesse de s'intéresser.

Quand les ennemis vinrent de près cerner son église encore pleine de pénitents, il se leva du tribunal, et s'adressant à ses chers chrétiens : " Mes enfants, leur dit-il, vous n'êtes pas obligés à une confession intégrale, faisons ensemble une acte de contrition, et je vous donnerai une absolution générale." Il récita les paroles sacramentelles au pied de l'autel, puis il se mit à genoux. Une balle vint le frapper et il tomba sur les degrés de l'autel. On lui coupa la tête.

" Nous savons, au sujet du P. Guégan, qu'on lui a également coupé la tête et arraché le cœur. Sa tête est restée plusieurs jours exposée sur les remparts de la citadelle.

" Quand au P. Garin, il serait d'abord parvenu à se sauver chez les sauvages et aurait été trahi par un mandarin qui l'assurait que tout était rentré en paix, qu'il serait venu tomber entre les mains des bourreaux.

" Le pauvre P. Macé avait reçu une lettre de Sa Grandeur qui lui disait de fuir. Le bon Père ne pouvant se résoudre à abandonner une chrétienté de 500 âmes qui le conjuraient de ne pas les quitter, écrivit une lettre ravissante, demandant la permission de mourir au milieu de ses chrétiens désolés. Le dimanche il dit sa dernière messe au point du jour. L'église était pleine de fidèles. A peine la messe fut-elle terminée qu'on vint cerner l'église et qu'on y mit le feu. Le pauvre Père est mort brûlé. "

Tout commentaire ne ferait qu'affaiblir l'horreur de ce sombre tableau de l'un des principaux résultats de la politique coloniale.

FIORETTI

OU

Petites Fleurs de Saint François d'Assise.

VÉNÉRABLE FR. RAYNIER, CAPUCIN, ET L'ENFANT JÉSUS.

Ce fut une ancienne coutume du Vénérable Serviteur de Dieu, Raynier de Borgo-San-Sepolcro, de faire deux ou trois heures d'oraison après le coucher du soleil ; il se levait ensuite pour prier avant les Matines. Et lorsqu'elles étaient achevées, il priaït ordinairement jusqu'au jour, et alors il recevait de Dieu plusieurs faveurs, comme le dit le procès qu'on fit de sa vie à Todi et à Gubbio. En voici plusieurs exemples.

Il était si dévot à son Sauveur enfant, qu'il était tout attendri à la seule prononciation de son Nom auguste, et

au moindre souvenir qu'en avait sa mémoire. Jésus-Christ donc plein de bonté, qui donne facilement des consolations à ses amis, et aux Vierges particulièrement, comme était F. Raynier, lui apparaissait souvent sous la forme d'un tout petit enfant, et enivrait son âme des délices dont les bienheureux jouissent dans le ciel.

Demeurant au convent de Gubbio et faisant oraison dans l'église pendant la nuit de Noël, il se mit à prier le Seigneur avec soupirs et avec larmes qu'il voulût bien se montrer à lui dans la forme sous laquelle la très-sainte Vierge l'avait enfanté dans l'étable de Bethléem. Dieu ne voulut pas que les soupirs et les vœux de son Serviteur fussent vains. Un peu avant Matines, l'heureux F-Raynier s'étant retiré dans sa cellule pour pouvoir, avec plus de calme, se livrer à la méditation, la très-glorieuse Vierge, tenant en ses bras son très divin Fils, lui apparut toute environnée de splendeur. A cette vue, l'heureux Frère sentit son âme se remplir d'une grande douceur, et d'une tendresse indicible, de sorte qu'il lui semblait qu'elle se fondit comme de la cire. Il prit l'Enfant divin dans ses mains, le reposa sur sa poitrine et le serrant étroitement entre ses bras, le couvrit des baisers les plus tendres et le mouilla de ses larmes, de sorte, dit l'Annaliste, que son âme, toute remplie des douceurs célestes, paraissait devoir se séparer de son corps par ces baisers et ces embrassements. Après que F. Raynier eut été l'espace d'une heure dans la jouissance de ces douceurs divines, on sonna les Matines, et l'enfant Jésus ne s'en allait pas. Il eut bien voulu d'une part jouir plus longtemps de ce bonheur ineffable, et de l'autre satisfaire à la coutume de nos constitutions qui ordonnent aux Frères de venir à Matines ; dans sa perplexité il s'adressa à la B. Vierge, en lui disant : "Madame, il faut que je fasse l'obéissance, si vous voulez votre Fils, venez-vous-en à l'église." Alors il mit l'enfant Jésus sous son manteau, de sorte que tout le monde s'aperçut bien qu'il portait quelque chose de caché, mais on ne savait ce que c'était. Lorsque l'hebdomadier eut entonné le *Domine, labia mea aperies*, le divin Enfant s'échappa de ses mains et se remit entre les bras de sa Mère, laissant F. Raynier dans une joie de cœur et d'âme qu'on ne peut expliquer par des paroles.

Le Serviteur de Dieu eut depuis tant de familiarité

avec l'enfant Jésus, qu'une autre fois, au même couvent de Gubbio, s'étant rencontré sur le soir avec le P. François de Castel-Rigone, il lui demanda avec un grand empressement s'il savait où était l'Enfant céleste. "Je ne l'ai point vu," lui répondit P. François. "Je l'ai vu, il n'y a pas longtemps, répliqua F. Raynier, se promener dans le dortoir et venir à moi tout joyeux. Mais malheureux que je suis ! je l'ai perdu de vue, et je ne sais où il est allé." Et alors il se mit à le chercher avec tant d'inquiétude à l'exemple de l'Épouse du Cantique des Cantiques, que, gémissant comme une tourterelle et tout hors de lui-même, il allait et conrait même de dortoir en dortoir et dans les autres lieux du couvent, sans prononcer d'autres paroles que : Oh ! oh ! oh ! Sa vue faisait couler des larmes de tendresse à ceux qui le voyaient.

Une autre fois, pendant la nuit de Noël, au couvent de Todi, il rencontra F. Benoit de Guardeggia, laïque. Comme celui-ci vit F. Raynier aller çà et là par le dortoir avec inquiétude, il lui demanda quelle grande affaire il avait sur les bras pour être dans une si grande sollicitude. "Je cherche, lui répondit le Vénérable Serviteur de Dieu hors de lui-même, mon petit Enfant (*il mio bambino*) avec sa Mère, et jusqu'à ce que je les trouve tous deux, je n'aurai point de repos." Le lendemain F. Benoit le rencontrant lui demanda s'il avait trouvé le petit Enfant qu'il cherchait la veille avec tant de soin. "En doute-tu, mon fils ? Oui, oui, je l'ai trouvé sur le sein de sa chère Mère, tout riant, tout joyeux." Ce que disant F. Raynier, comme s'il avait tenu le petit Jésus entre ses bras, le pressait sur son sein avec de tendres embrassements, qui marquaient la joie que causait dans son cœur le souvenir des douceurs célestes dont il avait été comblé par la présence du petit Jésus.

D'autres fois encore, il mérita de recevoir le divin Enfant dans ses bras, comme en font foi les procès pour sa béatification faits à Gubbio et à Todi.

Un jour il travaillait, au même couvent de Todi, à réparer une mesure toute ruinée, et il devait faire le fondement de la muraille d'une grosse pierre, que n'eussent pu remuer dix hommes ; il prit occasion de l'absence du Frère qui lui servait de manœuvre et pria le petit Jésus de l'aider à placer cette pierre. Le divin Enfant descendit aussitôt du ciel, et avec F. Raynier la plaça comme elle

devait être. L'heureux Frère dit à son compagnon, qui lui demandait comment il l'avait remuée : " Ne vous " étonnez pas, mon frère, si cette pierre est à sa place, " mon petit Enfant (*il mio bambinello*) et moi l'y avons " placée."

Cette fréquente vue de l'Enfant Jésus avait allumé tant de flammes de charité dans l'âme de F. Raynier, qu'à la moindre parole qu'il entendait sur l'Enfant Jésus, il en ressentait une telle joie, qu'il ne pouvait retenir son ris, les gestes et même les tressaillements. On peut remarquer ici ce que Virginia Savelli, marquise de Cetona, déposa dans le procès de sa sainte vie, qu'étant avec lui et l'entretenant de choses spirituelles, elle lui dit qu'une religieuse de Saint-Vincent de Prato, nommée Catherine, lorsqu'elle priait la veille de Noël, avait reçu de Dieu cette grâce, qu'elle avait porté dans ses bras le petit Jésus. Aussitôt que F. Raynier sut cette merveille, il se leva de son siège et fut surpris de tant d'amour envers ce Dieu enfant que, les yeux élevés au ciel et l'esprit hors de lui-même, il fut élevé bien haut de terre dans l'air, où il demeura trois quarts d'heure.

Lorsqu'on bâtissait, à Assise, notre nouveau couvent, les Frères logeaient dans l'hospice, et tandis que F. Raynier était à table avec eux, on sonna les cloches de la ville pour témoigner la joie qu'avaient tous les peuples pour la promotion du Sixte V au pontificat. F. Nicolas de Triève, laïque, prit cette occasion des cloches pour dire à F. Raynier : " Vous entendez le son de ces cloches, dites-nous de grâce ce qu'il signifie !" F. Raynier répondit " simplement : " Je n'en sais rien.—N'entendez-vous pas, " lui réparaît F. Nicolas, qu'elles disent en leur voix de " cloches : Petit enfant le plus beau de tous." La poudre à canon, touchée d'une mèche en feu, ne s'embrase pas plus promptement que F. Raynier s'enflamma tout entier à cette seule parole *petit enfant*, qu'on lui prononça. Il laissa son repas, se leva de table, embrassa le frère qui mangeait proche de lui, et, comme s'il eut été hors de lui-même, il fut quelque temps en silence, tout abîmé dans les ardeurs de la charité.

Un jour, à Todi, il faisait oraison chez une dame de qualité et de vertu de la ville, en présence d'une image de la sainte Vierge, qui portait son fils entre ses bras, et à la vue de toute la famille de cette dame, qu'on nommait

Paula Benedettoni, il fut ravi en extase l'espace d'une heure, les yeux toujours fixés sur l'Enfant Jésus, comme un témoignage assuré qu'il était la source de toutes les faveurs dont il jouissait. A son retour d'extase, il pria cette dame de conserver soigneusement cette image cause qu'elle ressemblait fort à la Vierge sainte, comme l'avait bien considérée un homme, sans se nommer lui-même. D'où l'on peut conclure, qu'au sentiment de tous, il jouit souvent de la présence de la sainte Vierge.

(Boverius, *Annales des FF. MM. Capucins*. Mazzara, *Leggendario francescano*, agosto 25.)

VIE DE ST. FRANÇOIS D'ASSISE.

(Suite.)

CHAPITRE VII.

SAINTE CLAIRE ET LES PAUVRES-DAMES.

(1212.)

Les chevaliers, poursuivis par le trouble et le remords, finissent par s'éloigner du champ de bataille, tandis que les deux sœurs, se félicitant mutuellement d'avoir été jugées dignes de souffrir pour le nom de Jésus, entonnent le cantique de la délivrance. Hâtons-nous d'ajouter que cette coupable opposition de la famille se changea bientôt en une admiration sans bornes. Monaldo guérit miraculeusement, et sachant qu'il était redevable de sa guérison aux prières de ses nièces, il devint leur plus zélé défenseur ; Favorino se soumit à la volonté de Dieu, et s'endormit peu de temps après du sommeil des justes.

Le saint fondateur, ayant donné l'habit de la pénitence à Agnès, établit les deux sœurs dans la maison qui touche à l'église Saint-Damien, la première des trois églises qu'il avait réparées. Ainsi se vérifia la prophétie, faite cinq ans auparavant, dans laquelle François avait annoncé que là fleurirait un couvent de Pauvres-Dames. Claire s'enferma dans cette prison volontaire, et elle n'en sortit que pour l'échanger contre les splendeurs du ciel. Saint-Damien devint donc pour les filles de saint François, pendant un demi-siècle, ce qu'était la Portioncule pour ses fils, une terre de bénédiction, fermée au monde, ouverte au ciel. Qui pourrait dire combien de fleurs

célestes s'y épanouirent sous les regards de Dieu, quels parfums embaumèrent ces étroites cellules, combien d'anges terrestres s'envolèrent de là vers les collines éternelles?... Contentons-nous de rappeler ici que les vocations y affluèrent dès le principe, et que la sainte abbesse vit accourir sous sa houlette une phalange d'âmes séraphiques, parmi lesquelles on est heureux de compter Ortolana, sa mère, devenue veuve, Béatrix sa seconde sœur, et cette Bona Guelfuccio dont nous avons déjà parlé.

Le second Ordre de la Pénitence, qu'on appela dans la suite l'Ordre des Clarisses, était fondé. François écrivit pour ses filles spirituelles une règle entièrement calquée sur celle des Frères Mineurs, avec quelques constitutions particulières, leur donna le nom de Pauvres-Dames, et obligea Claire à devenir abbesse de Saint-Damien. Il voulut que cette nouvelle famille reposât, comme son aînée, sur le roc inébranlable de cette absolue pauvreté qu'il aimait tant. Des exhortations qu'il ne cessait de leur adresser à ce sujet, il ne nous reste qu'une lettre aussi courte qu'expressive; nous l'enchâssons ici comme une perle de grand prix." Moi, votre tout petit frère François, je veux suivre la vie et la pauvreté de notre très-haut Seigneur Jésus et de sa très-sainte Mère, et y persévérer jusqu'à la fin. Je vous prie aussi, vous toutes, que je considère comme mes dames, et je vous conjure instamment de vous conformer toujours à cette vie et à cette glorieuse pauvreté. Gardez-vous bien de vous en écarter jamais en quoi que ce soit, et d'écouter là-dessus des maximes et des conseils contraires."

La vierge séraphique était digne d'entendre un si noble langage. " Venez, disait-elle gracieusement à ses filles après la lecture de cette lettre, venez comme des colombes vous abriter dans le petit nid de la sainte pauvreté." Elle ne se montra pas moins jalouse que le saint Patriarche d'observer ce vœu, qui confond la sagesse humaine, de renoncer à perpétuité pour elle et pour son Ordre à toute propriété; et l'on sait avec quelle invincible fermeté elle résista, plutôt que d'y contrevenir, aux pressantes sollicitations des Souverains Pontifes eux-mêmes. Grégoire IX alla un jour jusqu'à la supplier d'accepter quelques possessions pour son Ordre, à cause du malheur des temps. " Si c'est votre vœu qui vous

arrête, ajouta-t-il, nous vous délierons. — Saint-Père, répondit-elle, je serai heureuse d'être délivrée de mes péchés, mais je ne veux pas d'une absolution qui me dispenserait de suivre les conseils évangéliques." Enfin, à force d'instances, elle obtint d'Innocent IV le privilège de la pauvreté perpétuelle, le seul qu'on n'ait jamais sollicité à la cour de Rome; et le Pape écrivit lui-même une lettre que nous insérons ici comme un monument unique dans les annales de l'Eglise :

" Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à sa bien-aimée fille en Jésus-Christ, Claire, et aux autres sœurs du monastère de Saint-Damien d'Assise, salut et bénédiction.

" Puisque vous désirez vous consacrer à Dieu seul et renoncer à toutes les choses temporelles, vendant vos biens et en distribuant le prix aux pauvres, pour suivre dans le dénuement le plus complet le Pauvre divin qui est la voie, la vérité et la vie, rien ne pourra vous arracher à cette sainte résolution; car le Seigneur qui donne aux oiseaux leur pâture, et qui a revêtu la terre d'un manteau de verdure et de fleurs, saura bien vous nourrir et vous vêtir, jusqu'au jour où Il sera lui-même votre vêtement éternel.

" Comme vous Nous avez demandé le privilège de la très-haute pauvreté, Nous Vous octroyons par ces présentes de ne pouvoir être contraintes par qui que ce soit à prendre, avoir ou retenir des possessions temporelles. Ceux qui vous aimeront en Jésus-Christ, vous, votre Ordre, et spécialement le monastère de Saint-Damien, qu'ils aient la sainte paix de Dieu, et qu'au jour du jugement, ils trouvent la récompense de la béatitude éternelle."

Le temps a consacré ce privilège par un double miracle. Voilà six siècles que les sœurs de Sainte-Claire s'abandonnent totalement aux soins de la Providence; et, depuis six siècles, la Providence veille avec une sollicitude toute maternelle aux besoins des pauvres recluses. Quand, par hasard, le pain vient à manquer, on sonne la cloche du couvent pour implorer la charité des fidèles; et si le secours n'arrive pas à temps, les saintes filles bénissent Dieu, et, joyeuses, remplacent leur repas par un chant d'action de grâces.

L'Ordre des Clarisses a grandi parallèlement à celui

des Frères-mineurs, et il a subi les mêmes vicissitudes. Réformé, ou plutôt ramené à la ferveur primitive par sainte Colette au xve siècle, il offre toujours un asile aux âmes avides de sacrifice et d'immolation, et un contre-poids aux iniquités du siècle ; et sous ce double rapport, il mérite à jamais le respect des peuples et la reconnaissance des chrétiens. Cependant, nous l'avouons avec tristesse, le monde n'a pas toujours rendu justice au dévouement de ces âmes si pures. Le moyen âge avait accueilli avec enthousiasme les filles de Sainte-Claire : il n'avait pas assez d'éloges pour ces victimes volontaires de l'amour ; c'est qu'il avait la foi et le sens chrétiens. Mais les temps modernes ne leur ont pas toujours gardé ces sentiments de bienveillance et d'admiration, le xvme siècle, le siècle de Voltaire, les proscrivit en masse ou les fit monter sur l'échafaud : leur seul crime, c'était d'être religieuses ! Notre siècle, siècle de doute et d'incrédulité, les supporte, en attendant qu'il les persécute. Une partie de la classe dirigeante de nos jours, la classe lettrée (si toutefois on peut lui donner ce nom) englobe les Clarisses dans la haine qu'elle porte à tous les Ordres religieux, et nous demande avec arrogance " ce qu'elles font derrière leurs grilles, et pourquoi elles s'ensevelissent ainsi toutes vivantes entre quatre murailles, comme dans un tombeau."

La réponse est facile. Elles y font l'office de Marie-Madeleine aux pieds de Jésus. L'Évangile ne dit-il pas qu'elles ont choisi la meilleure part, et que le rôle de Marie l'emporte sur celui de Marthe ? Tout chrétien, s'il voulait se donner la peine de réfléchir, verrait en Dieu même, la raison des Ordres contemplatifs. Le souverain Maître n'a-t-il pas, en effet, le droit de se réserver des êtres d'élite qui se consomment devant Lui comme la lampe du sanctuaire ? Si vous l'interrogez sur ces œuvres, demandez-Lui plutôt ce que font là-haut ces millions d'étoiles que l'œil de l'homme n'a jamais pu compter ; pourquoi il a placé les plus belles fleurs au désert, où elles versent leurs parfums et épanouissent leurs brillantes corolles loin des regards humains ; pourquoi les séraphins restent immobiles auprès de son trône, pendant que les anges, célestes messagers, sont envoyés par Lui auprès de ses créatures. Comme les étoiles, comme les fleurs, comme les séraphins, les vierges contemplatives,

louent Dieu et la nuit et le jour. N'est-ce point assez ? Et qui êtes-vous donc, enfant des hommes, chétive poussière, pour oser mettre vos intérêts et votre gloire en parallèle avec la gloire et les intérêts de Dieu ?

Mais gardons-nous de croire que ces Religieuses soient inutiles à la société. Outre la salutaire prédication d'une vie pénitente et toute céleste, elles lui rendent un service inappréciable, le service de la prière. Ah ! s'il nous était donné de pénétrer dans les secrets de Dieu et de l'histoire, nous serions saisis d'étonnement devant les prodigieux effets de leur méditation, même dans les choses purement humaines. Vent-on quelques preuves historiques à l'appui de cette assertion ? Qu'on ouvre la vie de sainte Claire d'Assise, et l'on y verra presque à chaque page la magnifique démonstration de cette vérité ; nous choisissons deux traits entre mille.

Deux fois Assise est assiégée par les hordes étrangères, les Sarrasins et les Allemands, aux ordres de l'empereur Frédéric II ; et deux fois elle est sauvée de l'invasion et de la ruine par l'intervention des religieuses de Saint-Damien. " Chères Sœurs, dit Claire à ses filles, nous recevons de cette ville le pain de chaque jour, il serait injuste de ne pas les secourir selon notre pouvoir dans un si grand péril." Aussitôt, toutes ensemble se couvrent la tête de cendres et demandent à Dieu avec larmes la délivrance de leur patrie. Leur prière est exaucée : les ennemis, saisis d'une terreur panique, abandonnent le siège et s'enfuient en désordres. (1.)

(1.) C'est en mémoire du premier prodige, la fuite des Sarrasins, que les artistes chrétiens représentent Sainte Claire portant le Saint-Sacrement.—Le second prodige, la déroute de Vitalis d'Aversa a donné lieu à une fête populaire qui se célèbre à Assise, chaque année, le 22 juin. (*Vie de sainte Claire.*)

(A continuer.)

Un libre-penseur, qui passait pour savant, venait de parler tout à son aise contre la religion. Une dame d'esprit et très instruite, voulut le mettre à l'épreuve.—" Monsieur, lui dit-elle, pourriez-vous me dire qui a composé l'Oraison dominicale ?"—Notre savant hésite ; un des assistants lui souffle : " Saint Dominique."—Le docteur répond aussitôt avec assurance : " Madame, l'auteur de l'Oraison Dominicale, mais c'est saint Dominique." Toute l'assemblée éclata de rire.

DEVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JESUS.

Pèlerinage des tertiaires au Sacré Cœur.

Un des principaux pèlerinages du mois est celui de 300 tertiaires de Saint-François, qui, sous la conduite des révérends Pères Franciscains, viennent, le dimanche 11 octobre, prier, communier et faire leurs exercices ordinaires de pénitence. Selon le programme adopté les années précédentes, les chapelains vont à l'entrée du chantier recevoir cette phalange de vrais chrétiens qui s'est organisée en procession près du calvaire de l'église de Saint-Pierre, et qui marche gravement à la suite d'une austère mais éloquente croix de bois, en récitant le psaume de la pénitence : *Miserere*. On peut dire que les enfants de la grande famille franciscaine sont, dans la basilique spirituelle du Vœu national, des pierres de choix ; car leurs saintes règles ont pour but de les marquer au double cachet de la pénitence et de l'amour divin, qui forment les deux caractères distinctifs de l'œuvre de Montmartre : *Gallia pœnitens et devota*. Nous avons l'assurance que ce pèlerinage a été pour le cœur de Jésus une source de véritable consolation, et que toutes les âmes ont dû faire écho à la pathétique allocution d'un des Pères Franciscains, redisant du haut de la chaire la douloureuse plainte du Sauveur : *J'ai cherché des consolateurs et je n'en ai pas trouvé*, et montrant ce que notre divin Sauveur a fait pour tous les hommes et ce que tous les chrétiens, surtout les tertiaires franciscains, doivent faire pour lui.—Extrait du *Bulletin du vœu national*.

Résolutions

DICTÉES PAR NOTRE-SEIGNEUR A LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE LA VEILLE DE SA PROFESSION RELIGIEUSE.

Après avoir passé dans une sorte d'extase d'amour la retraite préparatoire à sa profession, la bienheureuse Marguerite-Marie demandait quelles résolutions elle devait prendre pour se rendre conforme au Cœur de son divin Maître. Celui-ci se chargea de les dicter à sa servante :

“ Après l’avoir reçu dans mon cœur, écrit-elle, il me dit :
 “ *Voici la plaie de mon côté pour y faire ta demeure actuelle*
 “ *perpétuelle ; c’est là que tu pourras conserver la robe*
 “ *d’innocence dont j’ai revêtu ton âme, afin que tu vives*
 “ *désormais de la vie d’un Homme-Dieu ; vivre comme*
 “ *ne vivant plus, afin que je vive parfaitement en toi ;*
 “ *pensant à ton corps et à tout ce qui lui arrivera comme*
 “ *n’étant plus ; agissant comme n’agissant plus, mais moi*
 “ *seul en toi. Il faut pour cela que tes puissances et tes*
 “ *sens demeurent ensevelis en moi ; que tu sois sourde,*
 “ *muette, aveugle et insensible à toutes les choses ter-*
 “ *restres ; vouloir, comme ne voulant plus, sans jugement,*
 “ *sans désir, sans affection et sans volonté que celle de*
 “ *mon bon plaisir, qui doit faire toutes tes délices ; ne*
 “ *cherchant rien hors de moi, si tu ne veux faire injure*
 “ *à ma puissance et m’offenser grièvement, puisque je te*
 “ *veux être toutes choses.*”

“ Sois toujours disposée à me recevoir, je serai tou-
 “ jours prêt à me donner à toi, parce que tu seras sou-
 “ vent livrée à la fureur de tes ennemis. *Mais ne crains*
 “ *rien, je t’environnerai de ma puissance et serai le prix de*
 “ *tes victoires.* Garde cette devise : *Un seul cœur, un seul*
 “ *amour, un seul Dieu.*”

Le Pater pour tous.

Dialogue entre deux jeunes Associées de l’Apostolat de la Prière.

Les pauvres pécheurs ! . . Il y en a quelques-uns
 qui sont en suspens. Un *Pater* et un *Ave* suffi-
 raient pour faire pencher la balance.

(LE CURÉ D’ARS.)

EMMA

Pourquoi, si je suis seule à faire ma prière,
 Dois-je dire au Bon DIEU *notre* et non pas *mon* Père ?

MATHILDE

La réponse est facile : Il ne faut pas, ma sœur,
 Seulement pour toi-même invoquer le Seigneur,
 Tu dois prier pour tous, : car ici-bas les hommes
 Forment une famille immense.

EMMA

Hié quoi ! nous sommes

Tous frères et sœurs !

MATHILDE

Oui, tous enfants du Bon DIEU.

Or, moi qui suis ta sœur, tu m’aimerais bien peu
 Si, lorsque tu m’entends gémir dans la souffrance,
 Passant à mes côtés avec indifférence,
 Tu n’allais pas prier maman de me soigner.

EMMA

Sur ce point, ton exemple a bien pu m'enseigner :
Je me souviens qu'un jour j'avais été méchante,
Et tu prias maman d'une voix si touchante,
Qu'elle me pardonna.

MATHILDE

Voilà précisément

Ce que nous devons faire auprès de Dieu.

EMMA

Comment ?

MATHILDE

En lui recommandant les intérêts des autres,
Comme nous le prions de prendre en main les nôtres.

EMMA

Mais tous devraient prier. Il est des paresseux
Qui ne font rien pour moi. Dois-je prier pour eux ?

MATHILDE

La charité n'est point une averse marchande.
Veux-tu plaire à Jésus ? donne sans qu'on te rende.
Pour tous comme pour toi redis avec amour :
Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour.

EMMA

Même pour les méchants, les scélérats, tu penses
Qu'il faut prier ?

MATHILDE

On dit : Pardonnez nos offenses ;

Et comme le Seigneur est infiniment bon,
Bien souvent il absout dans un même pardon,
Et les petits péchés de l'enfant qui le prie,
Et les crimes hideux de quelque âme flétrie,
Où rentrent à la fois l'innocence et la paix.
Nul ne sait le pouvoir d'un bon *Pater*.

EMMA

Jamais

Je n'oublierai cela. Mon Dieu ! que je suis fière !
Hé quoi ! moi, si petite, avec une prière,
Je puis sauver une âme et l'envoyer au ciel !

MATHILDE

Sans doute ; et parvenue au bonheur immortel,
Pour toi cette âme aura tant de reconnaissance,
Qu'après avoir veillé sur ta frêle existence,
Elle viendra te prendre à ton dernier moment ;
Tu la suivras joyeuse au sein du firmament.

EMMA

Un instant, lui dirai-je, âme daignez attendre,
Je vais chercher ma sœur. Vite j'irai te prendre,
Nous nous envolerons vers le séjour divin :
Là, nous bénirons Dieu dans un *Pater* sans fin.

UN MISSIONNAIRE DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES.